

L'habitat populaire, reflet du rapport des sociétés humaines à leur environnement

Jean-Pierre Bouanha

...la ville est à la fois objet de nature et sujet de culture, la chose humaine, par excellence...

Claude Lévi-Strauss

Au cours des années 1970, un architecte italien nommé Giancarlo de Carlo a travaillé sur un projet de Cité Ouvrière (la cité Matteoti, à Terni en Italie). Cet architecte s'est attaché à faire participer activement les acteurs du projet tels que les usagers et les habitants en leur accordant un droit de regard et de contrôle, tout en les amenant à questionner le processus architectural traditionnel. Il en est résulté un ensemble de 250 logements représentatifs de ses habitants, répondant à leurs attentes et leurs besoins réels.

Soulignons quand même qu'il s'agit ici d'une construction de logements et non d'un projet global d'habitat incluant le travail et l'ensemble des équipements nécessaires. Néanmoins, ce village intègre des fonctions à la mesure de ses usagers, dans les déplacements qui favorisent le lien social, dans le traitement des abords et de l'ensemble de l'environnement paysager collectif et privatif, dans l'existence de services publics essentiels. C'est une démarche qui s'appuie sur un choix politique et délibéré de l'architecte qui réussit dans ce contexte à créer une émulation collective autour d'un projet communautaire. Cette réalisation, par le rapport qu'elle exprime entre un projet architectural et la volonté de ses futurs habitants cristallise, comme nous allons le voir, toute la problématique de l'habitat populaire.

O habitat popular, reflexo da relação das sociedades humanas com seu meio ambiente

...a cidade é a um só tempo objeto da natureza e sujeito da cultura, a coisa humana, por excelência...

Claude Lévi-Strauss

No decurso dos anos 1970, um arquiteto italiano chamado Giancarlo de Carlo trabalhou num projeto de Cidade Operária (a cidade Matteoti, em Terni, Itália). Esse arquiteto preocupou-se no sentido de que participassem ativamente do trabalho os atores do projeto, tais como os usuários e os habitantes, levando-os a questionar o processo de arquitetura tradicional. Desse posicionamento resultou um conjunto de 250 moradias representativas de seus habitantes, respondendo às suas expectativas e necessidades reais. Ressaltemos, no entanto, que se trata da construção de moradias e não de um projeto global de habitação propriamente dito, incluindo o trabalho e o conjunto dos equipamentos necessários. Não obstante, essa vila integra funções na medida satisfatória das necessidades dos usuários, levando em conta os deslocamentos que favorecem o elo social, o conjunto do meio paisagístico coletivo e privativo, a existência de serviços públicos essenciais. Trata-se de uma diligência que se apóia numa escolha política e deliberada da arquitetura, exitosa nesse contexto, ao criar um estímulo coletivo em torno de um projeto comunitário. Essa realização, pela relação que expressa entre um projeto arquitetônico e a vontade de seus futuros habitantes, atualiza, como veremos, toda a problemática do habitat popular.

L'histoire de l'humanité nous enseigne que l'habitat primitif est la reproduction de l'image du monde qui entoure son constructeur. Cet habitat premier participe de la genèse de l'humanité sous des formes diverses en fonction de l'environnement et des contextes sociaux et culturels. L'apparition de simples habitats primitifs dans des environnements non artificialisés a produit au fil des temps des espaces conquis et transformés par l'homme.

L'homme paléolithique qui se réfugiait dans son abri sous roche, exprimait la nécessité vitale d'un lieu aménagé, lui permettant d'exprimer et de matérialiser l'appropriation de son propre espace à l'intérieur de celui du groupe, à travers des signes et délimitations, par différents moyens tels que des amas de pierres, des branches d'arbres, *etc.*

L'évolution ultérieure de l'habitat, liée aux mutations des dimensions matérielle et spirituelle de la vie des êtres humains, s'est exprimée aussi bien au travers de la conception que ceux-ci se faisaient du monde, qu'en réponse aux besoins de confort et d'amélioration de la qualité de leur environnement immédiat.

L'appropriation humaine de l'espace s'est très vite étendue à des territoires, à tout un environnement dont l'abri n'était qu'une partie infime. "Pour s'approprier son espace, l'habitant le clôt, même symboliquement, de façon à délimiter un territoire sur lequel il pourra inscrire sa marque"¹

Dès lors, l'homme "modèle" son environnement à son image ou plutôt à l'image de la société humaine qui l'a fait homme. Il interagit avec son milieu pour le faire sien. En géographie humaine, l'habitat est "l'ensemble des conditions d'organisation et de peuplement par l'homme du milieu où il vit". Si l'on se penche sur cette définition, que sont ces conditions d'organisation et de peuplement? Si celles-ci se réfèrent à une organisation économique et sociale, à une volonté d'habitants de se regrouper pour vivre ensemble, sur un même territoire dans lequel sont concentrés le travail, l'éducation, la culture, le logement, *etc...* alors, l'habitat c'est la ville? L'habitat en ce sens signifie tout ce qui conditionne et structure les modes de vie des hommes et des femmes.. Pour poursuivre la réflexion sur cette définition et sur l'ancrage géographique d'une société humaine, l'environnement, qu'il soit naturel, social, ou culturel, est le milieu dans lequel évolue l'homme, et l'habitat, au sens large, englobe tout l'environnement – remodelé ou non par les sociétés humaines.

¹ HAUMONT, Nicole. Habitat et modèles culturels. *La Revue Française de Sociologie*, IX, 1968, p. 182.

Habiter c'est vivre un rapport à l'environnement saisi en tant que système de milieux, en tant qu'organisation de l'espace, en tant que paysage culturel. Cette notion de paysage culturel qui ne peut découler que de la transformation de la nature par les êtres humains, peut être considérée pour partie comme étant l'un des repères constitutifs de ce que l'on nomme "ville" ou "espace urbain".

En effet, le tracé d'une ville quel qu'il soit, ne peut échapper à l'évolution d'une société humaine, à sa culture ainsi qu'à la mémoire sociale de son environnement. Les villes anciennes se sont construites sur la base d'organisations sociales et de cultures diverses, ainsi qu'au gré de bouleversements économiques, sociaux politiques et religieux. La ville peut donc être considérée comme expression culturelle commune et l'habitat comme reflet culturel des civilisations.

On peut s'interroger alors sur ce qui s'est passé? Quand le rapport à l'environnement s'est-il détérioré au point de générer des situations de non-habitat? C'est au moment où les êtres humains sont dépossédés de la maîtrise de leur habitat que la ville entre en crise. La crise de la ville est une crise de l'habitat et de l'environnement ; c'est donc aussi une crise culturelle. Quand les habitants sont dépossédés de leur espace urbain au point de s'y sentir étrangers, c'est-à-dire quand la ville se déshumanise, on assiste à une dislocation culturelle, à une désagrégation du lien social, à un échec sociétal au sens politique du terme. On retrouve d'ailleurs dans un grand nombre de pays d'Amérique Latine des exemples de grandes métropoles, dans lesquelles sont conjugués violence et défaillances urbanistiques (Bogota, Mexico, Lima, etc..)

La crise de la ville c'est aussi quand les politiques publiques, en principe garantes du bien commun, abandonnent les populations les plus démunies en les rejetant à la périphérie, créant ainsi des zones de non-villes, sans urbanité, où il est vain de chercher les conditions favorables à une émancipation collective.

Le déclin des centres-villes dans le sens d'une "purge" des catégories les plus pauvres, a favorisé au fil des décennies écoulées, l'émergence d'un modèle élitiste, et sur consommateur de la ville, qui met en évidence une "culture" des classes aisées pour elles-mêmes et repliées sur elles-mêmes dans des lieux clos et hyper-sécurisés. Cette culture imposée par les détenteurs du pouvoir (puissances financières et politiques), n'est pas issue du peuple. Elle est véhiculée par une minorité et dans ce sens, ne peut

être considérée comme commune. Elle est, de fait, culture de classe, culture bourgeoise, et s'oppose à la culture populaire, commune.

Les sociétés actuelles reflètent en général l'interruption de véritables projets collectifs. Elles sont dans l'incapacité de se représenter elles-mêmes, de façon humaine, et n'offrent plus la capacité d'interprétation et d'identification collective. Les politiques publiques se sont tournées vers la gestion, le corporatisme, la bureaucratie, et la défense des intérêts financiers.

Elles ont fait le choix de la "périphérisation" inhumaine, "inurbaine", en rejetant les populations socialement défavorisées et fragiles, hors des villes, créant ainsi une domination de la ville sur la "banlieue", culturellement et socialement: logements de mauvaise qualité, inefficacité ou même absence de moyens de transports collectifs, manque de services publics adaptés, absence de lieux favorisant l'émergence d'une culture populaire ou permettant par l'éducation l'amélioration de leur condition sociale, etc... Aujourd'hui dans le monde, près d'un milliard et demi de personnes vivent dans des bidonvilles aux conditions précaires et dans la misère humaine la plus indigne.

Cette domination de la ville riche et "fermée" sur la ville pauvre et délaissée a engendré des phénomènes de frustration et d'injustice de la part des habitants, qui au fil des années, se sont matérialisés par la violence urbaine, le repli sur soi, l'absence de perspective d'avenir, et paradoxalement l'identification au modèle dominant sans pour autant posséder les moyens de concrétiser cette identification.

Ces populations ont subi, malgré elles, un urbanisme imposé, non maîtrisé, qu'elles n'ont jamais pu s'approprier car elles n'ont jamais eu leur mot à dire. Le développement urbain subi, c'est celui qui crée la ville standardisée, dénuée d'âme, la ville aseptisée, la ville capitaliste que l'on retrouve désormais partout dans les pays dits "avancés" et qui sert les intérêts des plus riches et leurs plaisirs égocentriques.

L'âme d'une ville, c'est celle de l'histoire de son peuple et de son évolution, c'est l'expression d'une architecture révélatrice de la société et de ses hommes, et qui en ébauche l'avenir. C'est aussi le "ressenti culturel" de l'environnement, c'est aussi ce que l'on y voit, sent, entend, touche, goûte, et qui a du sens... Une communauté humaine suppose le partage d'un territoire, d'un espace, de différentes cultures et provenances, et suppose "l'habiter ensemble" tout en ménageant les possibilités nécessaires de

l'intime. Elle suppose aussi la reconnaissance commune de la singularité de chacun. Et elle doit être socialement et culturellement émancipatrice pour ses habitants.

Ce n'est pas le cas de la ville telle qu'elle se construit ou s'étend actuellement.

C'est pourquoi la question d'un changement de modèle s'impose, un changement radical qui soit à même de renverser les situations actuelles ou plutôt d'en créer de nouvelles pour ces sociétés au bord de l'éclatement. Il convient de créer les conditions de nouvelles pratiques qui mettent l'habitant au cœur de la transformation et de la production de son habitat au sens large, qui le fassent passer du statut d'habitant consommateur passif à celui d'acteur responsable.

L'habitat *populaire* (au sens du plus grand nombre), c'est l'idée que l'habitant "construit" son environnement. Il ne s'agit pas ici d'auto-construction mais bien d'un processus à inventer: une démarche qui peut s'appuyer sur des mécanismes d'éducation et de conscientisation collective autour d'un objectif, d'un projet, dans un contexte donné. Cela ne consiste pas en la reproduction du schéma de la démocratie participative qui a démontré, dans bien des cas, qu'il avait ses limites, mais plutôt d'accorder le pouvoir à un groupe, une collectivité, une communauté, de prendre en charge les décisions sur la construction de leur lieu de vie, de leur environnement, de leur habitat.

Ces mécanismes sont à inventer en s'inspirant des expériences de la "recherche-action" – un processus d'action élaboré collectivement, dans lequel les habitants, les citoyens, soutenus par des experts "désexpertisés" c'est à dire au service de l'intérêt de tous, soient en mesure de prendre en charge leur destin, en mettant en commun leurs savoirs, et en les confrontant à une production commune et également nouvelle pour chacun. Chacun est à la fois acteur et chercheur puisqu'il apporte une expérience qu'il est le seul à posséder et puisqu'il doit, avec tous les autres, élaborer une synthèse à partir de cette juxtaposition afin de déplacer les points de vue initiaux et ouvrir des perspectives novatrices pour tous. Le tout dans une perspective de construction concrète de leur milieu de vie, de leur habitat au sens large, tel que défini plus haut.

L'éducation populaire joue donc un rôle évident et primordial. Comme le dit Jean-Claude Forquin, "l'éducation est la responsabilité d'avoir à transmettre et à perpétuer l'expérience humaine considérée comme culture. (...)">². L'apport de chacun à la connaissance et à l'éducation

² FORQUIN, Jean-Claude. Ecole et Culture. *EPS et Société Infos*, n° 26, 2004, p. 6.

du groupe humain, l'expression collective culturelle, les ressources culturelles d'une communauté sont l'essence même des processus de construction d'habitats populaires durables. Comme le disait Gramsci, "Tous les hommes sont des intellectuels"³.

³ GRAMSCI, Antonio. *Cahier de prison n° 12*, paragraphe 1, page 312.

GRAMSCI, Antonio. *Cahiers de prison 10-13*. Paris: Gallimard, 1978. 548 p.

⁴ PINSON, Daniel. *De l'anthropologie pour l'architecture et l'urbanisme?* postface à *Conjuguer la Ville* de Roselyne de Villanova. Paris: l'Harmattan, 2007. p. 302.

Dans le processus d'habitat populaire et l'élaboration d'un savoir populaire collectif, l'apprentissage des langages urbain et architectural par exemple peut jouer un rôle central dans la conception commune d'un "projet". En effet, l'enseignement des expériences architecturales, et comme le souligne Daniel Pinson, "les savoirs construits par la connaissance de l'architecture elle-même"⁴, tendent à favoriser l'émergence d'une pensée culturellement issue de la volonté collective et ayant pour fonction de produire l'architecture autrement. Dans une démarche multidisciplinaire, l'architecte et l'urbaniste, le sociologue, l'anthropologue, le philosophe, le pédagogue, le géographe *etc.*, sont au service de la communauté afin de mener l'action de la façon la plus cohérente du point de vue technique. Cette démarche suppose des échanges réciproques sur des exemples vécus, du ressenti spontané ou mûri, de décodages de la réalité et une volonté commune, dans un objectif souhaité de prise de conscience des enjeux du développement urbain pour le bien commun. Cela suppose aussi un rapport au temps qui n'est pas celui de l'élaboration actuelle de l'urbain. Le temps est nécessaire à la réussite du processus de transformation des habitants en acteurs impliqués dans la construction de leur environnement de vie.

Des notions culturelles et d'anthropologie urbaine telles que *échelle, temps, temporalité, l'indéterminé, l'incertain, l'invisible, la nature, les écosystèmes, les paysages, les territoires, l'urbanité, les codes architecturaux etc.* doivent être perçues, assimilées, interprétées par les acteurs du développement urbain et humain, dont il vient d'être question.

Le processus de fabrication de ce savoir collectif et donc de l'habitat populaire n'est pas sans risque parce que tout partage d'idée avec d'autres bouleverse nos propres habitudes, nos manières de penser et de vivre. Mais ne pas "s'y coller" reviendrait aussi à renoncer à lutter contre l'injustice et donc revenir à sa condition d'être passif.

Favoriser la vie politique de sa communauté permet de lui donner les outils d'une expression collective nouvelle, créative et productrice de culture. Comme le suggère Edward T. Hall dans *La Dimension Cachée* (1966), une ville est l'extension de la culture d'un peuple.

Issus de la nature qui les a formés biologiquement et qu'ils transforment par le travail, les êtres humains ne cessent de se construire culturellement. Le poète et homme politique Aimé Césaire a dit: "la culture c'est tout ce que les hommes ont imaginé pour façonner le monde, le rendre vivable (...) et pour le rendre digne de l'homme..."⁵. La culture, au sens ethnologique, est donc l'ensemble des productions d'une société humaine organisée. Elle devrait donc être considérée comme l'ensemble des traits caractéristiques du mode de vie d'une société, d'une communauté, et dans ce cas, se devrait d'être le reflet, l'émanation de cette société et de son peuple. Il est assez aisé de constater que, de nos jours, la maîtrise des outils idéologiques (tels que l'école, les grandes maisons d'édition, les organes de presse, les médias en général, les biens culturels tels que cinéma, musique, télévision *etc.*) par les puissances financières qui accompagnent la mondialisation, constitue une sorte de monopole déplorable. La culture ne doit pas être synonyme de marchandisation, car la marchandisation ne profite pas au plus grand nombre et en ce sens ne peut prétendre être le propre de l'homme.

Selon Jean-Claude Forquin, "la culture est un état spécifiquement humain, le fait même d'être humain..". "La culture est œuvre collective et bien collectif objectivable"⁶

De fait, la culture se construit comme l'homme se construit. La création culturelle est source de transformation et vice-versa. La construction d'une société humaine – de civilisation – et la culture sont indissociables: la civilisation se fonde sur la culture, les langages, les représentations du monde, la pensée politique et la transformation sociale.

Les signes culturels doivent donc émaner de la conscience collective et politique des habitants plutôt que des grandes puissances dominantes. Prenons l'exemple des signes architecturaux. Ils sont porteurs de sens et de culture pour le meilleur et pour le pire. Les édifices contemporains de bureaux, de banques, les sièges administratifs, les gratte-ciels portent la trace froide et inhumaine du pouvoir financier. De plus en plus, on ne distingue plus les immeubles de logement des équipements ou des immeubles de bureau. Et c'est une tendance internationale que l'on retrouve dans la plupart des nouveaux quartiers qui symbolisent la mondialisation et l'uniformisation au service du capital, que ce soit à Londres, à Paris, à Bogota, à Singapour, au Cap, *etc.* bref dans toutes les grandes villes qui ont succombé dans les dernières décennies à la course à la compétitivité internationale.

⁵ CÉSAIRE, Aimé. Extrait de "Entretien: Aimé Césaire à Maryse Condé". *Lire-Le Magazine Littéraire*, juin 2004, p. 114-120.

⁶ FORQUIN, Jean-Claude. *École et Culture. EPS et Société Infos*, 26, Editions l'Harmattan, 2004, p. 4.

⁷ NOGUÉ, Joan. *La construcción social del paisaje*. Madrid: Biblioteca Nueva, 2007 (traduction J.P. Bouanha).

Dans un autre registre, selon Joan Nogué⁷, qui évoque les images publicitaires envahissant la ville, “(...) en créant et recréant des paysages au travers de signes avec des messages idéologiques, il se forme des images et des modèles de signifiés qui permettent d’exercer un contrôle sur le comportement, si bien que les personnes assimilent ces paysages manufacturés de façon naturelle et logique, les intègrent à leur imaginaire, les consomment, les défendent et les légitiment”.

Cela veut dire donc que les signes de la ville peuvent être représentatifs d’une idéologie et agissent sur le comportement des habitants passifs.

La forme de la ville doit redevenir un fait social, en tant que projection et matérialisation en trois dimensions des rapports sociaux et culturels d’un peuple, en tant que concrétisation de véritables espaces publics et communs qui soient propices au regroupement. Il est donc temps de faciliter et favoriser la mise en place des règles qui font l’échange, en instituant la véritable démocratie, une véritable culture sociale issue du savoir collectif des populations. “C’est seulement quand nous savons habiter que nous pouvons bâtir” (Heidegger).

Le savoir populaire doit être en mesure de faire émerger le beau et le fonctionnel. Des exemples, des expériences démontrent que des bâtiments et villes construits dans le passé correspondaient à des structures déterminées par la culture du peuple. Des villages, des villes ont souvent été bâtis au fil du temps par l’histoire et la culture de populations données suivant une organisation délibérée et directement liée à la pensée collective. La dimension culturelle et la signification sociale de l’espace urbain et architectural ont obéi à un système de signes qui ont à voir avec l’identité d’une communauté ou d’un peuple, et la volonté de celui-ci de produire du beau. Des exemples dans l’habitat rural comme les “trulli” viticoles en Italie dans les Pouilles, peuvent illustrer d’une certaine manière un signifiant architectural caractéristique. En effet ce mode de logement en pierre sèche pour les populations viticoles au 19^{ème} siècle et construits par elles-mêmes autour d’espaces communs (“jazzile”), représentent un exemple remarquable d’habitat populaire dans l’histoire, en lien avec son environnement naturel, le travail, et la culture d’une communauté rurale.

A terme il s’agira de favoriser l’apparition d’expressions culturelles nouvelles et contemporaines de l’environnement construit à travers de nouvelles pratiques architecturales et urbaines en lien avec l’environnement territorial,

qu'il soit topographique, végétal ou rural si c'est possible tout en évitant la tentation de l'architecture régionaliste, identitaire ou post-moderniste.

L'expression culturelle dans un nouvel environnement, dans l'idée d'un nouveau développement durable n'est pas celui de la consommation ou des préoccupations économiques mais plutôt celui d'une vraie préoccupation environnementale, de nouvelles façons d'exploiter les ressources naturelles, ayant pour objectif l'amélioration du bien-être de l'individu et de son épanouissement dans une collectivité.

A la fin du 19^e siècle, Patrick Geddes⁸ a développé l'idée qu'en changeant la forme de l'espace social, il est possible d'en changer la structure. Et comme le pensait le géographe anarchiste Elisée Reclus en 1889: "C'est toujours par la solidarité, grâce à l'association de forces spontanées qui se coordonnent entre elles que tout progrès s'accomplit"⁹.

Les notions d'habitat et d'expression culturelle de l'environnement sont donc éminemment politiques. Elles sont liées à la fois à la volonté des peuples de se prendre en main, d'initier des processus novateurs, et à s'engager; mais elles sont liées aussi à la volonté de changements de comportements, aux décisions des politiques élus sans qui la mise en place de nouvelles démarches semble plus difficile, et de la disponibilité des savoirs "experts" ou universitaires au service de la collectivité.

Cela doit donc passer par une prise de conscience du politique au même titre que l'ensemble des acteurs de la production de la ville. Ces nouvelles approches possibles doivent être initiées dans le respect du temps nécessaire à leur élaboration et non dans la gestion dans l'urgence de situations qui sont le résultat de décennies d'échecs et de mauvais coups d'un système économique mondial perverti.

L'idée d'habitat populaire est donc à long terme inséparable du projet d'un nouveau modèle de société, émancipateur et à forte identification culturelle, par l'élaboration d'un savoir collectif, par un processus de formation et d'enrichissement culturel continu et progressiste de producteurs et d'acteurs de leur propre environnement. Ceux-ci seraient ainsi générateurs d'une nouvelle culture et d'un nouveau développement durable "ré-humanisé" dans le respect de l'autre et dans l'esprit d'une société égalitaire.

Certes, les questionnements qui subsistent apparaissent tous liés à la mise en place de nouvelles conditions sociales et politiques, c'est-à-dire à des transformations

⁸ GEDDES, Patrick (1854-1932), botaniste et biologiste écossais.

⁹ RECLUS, Elisée. (1830-1905), [géographe français et théoricien anarchiste], préface à Léon Metchnikoff: *La Civilisation et les Grands Fleuves Historiques*. Paris, 1889. p. 27.

Jean-Pierre Bouanha est architecte, membre du conseil scientifique et administrateur du Laboratoire International pour l'Habitat Populaire (LIHP). Il a aussi été responsable des Ateliers Jean Nouvel à Barcelone de 2002 à 2008.

bouanha@lihp.info

radicales de l'ordre actuel du monde. Mais il se pourrait bien que les mouvements pour l'habitat populaire et pour de nouvelles urbanités qui aujourd'hui et partout se développent sous les formes les plus diverses, représentent des moyens parmi d'autres, mais assurément non-négligeables, de refuser la déraison de l'ordre actuel du monde afin, à terme, de créer pour le plus grand nombre les conditions d'une vie harmonieuse.